

Pourquoi porte-t-on les moustaches ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 23

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192989>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

après quoi la raison paraissant à jamais revenue, on le rendit à la liberté. N'aurait-il pas mieux valu qu'on le gardât toujours ?

Sans ressources, sans amis, souffrant de sa maladie de cœur passée à l'état chronique, presque méconnaissable; et bien qu'on en dise, l'esprit encore affaibli, Firmin Madel n'eut même point le courage de songer au suicide, dont l'idée autrefois l'avait un instant hanté.

Maintenant, au sortir de cette maison de fous, l'air et la liberté et la vie lui plaisaient. Il pensa alors sérieusement au travail, mais il ne possédait plus de protections; et partout on le refusa, n'osant occuper cet homme récemment sorti d'un asile d'aliénés.

Et pourtant il voulait vivre! Il songea à la province et y chercha un refuge, espérant trouver moins de difficultés qu'à Paris. Hélas! il se heurta aux mêmes refus. D'ailleurs, que savait-il faire ?

De nouveau il erra dans les rues, morne, désespéré, demandant n'importe quel travail qui lui permit de gagner sa vie, qui lui permit de manger! Il ne lui restait absolument rien, et, maigre, affamé, en haillons, l'esprit trébuchant, ce fut avec joie qu'il accepta l'offre faite par un rémouleur de l'aider dans son travail. Pour cela, du moins, il n'était pas nécessaire de faire un long apprentissage, et cet homme ne lui demandait rien de son passé. Misère des misères! Firmin le remplaça dans les villages environnants, faisant des tournées quotidiennes, tandis que l'autre restait et travaillait au logis.

Il repassait mélancoliquement les couteaux et les ciseaux; mais qui donc eût osé supposer que, sous les yeux de ce misérable rémouleur attentif à sa besogne, le souvenir des jours prodigieux revenait sans cesse, et que, bien souvent, lorsqu'on le croyait absorbé dans la contemplation d'une lame fine et tranchante, il revoyait là-bas, dans le lointain de sa vie, le vieux château où ses premières années s'écoulèrent toujours envieuses de l'avenir.

Hélas!

Eh bien! peu à peu, sans même qu'il s'en aperçût, ce souvenir lui devint moins douloureux.

Peu à peu, son front se dérida, la pâleur de son visage disparut, la quiétude de son esprit revint. Firmin Madel travaillait, et le travail régénère. Le curé des Mousseux, ce médecin de l'âme, ainsi que le docteur X..., ce médecin du corps, ne le lui avaient-ils pas dit!

Oui, certes, tout humble qu'il était, ce travail n'en apportait pas moins à ce pauvre être désillusionné la tranquillité de l'âme si longtemps absente.

Il n'eut plus le regret de la veille, il n'eut plus le souci du lendemain; son pain laborieusement gagné lui sembla meilleur que les mets les plus délicieux, et l'eau claire, que parfois dans ses courses à travers la campagne il but à la source, s'agenouillant dans l'herbe haute et parfumée, lui parut plus savoureuse que les vins dont il s'était grisé. Un rayon de soleil mit plus de joie dans son cœur que n'en mit jamais le reflet de cet or si bêtement gaspillé, et la chanson des branches caressa plus doucement son ouïe que l'avait jamais fait le choc cristallin des verres dans ses nuits d'orgies.

Firmin Madel travaillait! Et c'est ainsi que son corps et son esprit se fortifièrent.

Entièrement guéri, il voulut revoir son pays,

son village des Mousseux; et de ses petites économies il put enfin payer son voyage et acheter une meule. Ce qu'il faisait ici, ne le ferait-il pas là-bas ?

Vous dire que le château avec ses murs noirs ne l'impressionna pas, serait mentir. Vous dire qu'il pénétra sans émoi dans la petite église, serait injuste; mais je puis affirmer qu'il ne regretta pas une heure ce temps du passé où le château lui appartenait.

Une nouvelle génération d'enfants s'abattit dans les chemins verts à la sortie de l'école, et les plus anciens du pays ne le reconnurent pas.

Le vieux Jobin était mort depuis longtemps, et M. le curé avait forcément pris sa retraite. Il alla le voir et se nomma...

Le digne homme faillit tomber à la renverse. La résurrection d'un mort ne l'eût pas surpris davantage; mais la surprise passée, il remercia Dieu du fond du cœur et embrassa cordialement son ancien élève, sans honte du pauvre rémouleur.

Firmin Madel habite le village des Mousseux, et il continue son même travail. Il a dit son nom hautement à tous ceux qui ont voulu l'entendre, mais bien peu l'ont cru.

On ne peut pas s'imaginer qu'il en soit réduit à ce misérable métier. M. le curé lui a proposé de lui trouver une autre occupation, Firmin a refusé. « Maintenant je suis trop vieux, » dit-il. La vérité est qu'il se trouve heureux ainsi.

Et bien souvent, il repasse les couteaux et les ciseaux devant les fenêtres du château, ces fenêtres d'où s'envolaient, les ailes grandes ouvertes, tous ses rêves d'adolescent...

Lo tserdon.

Ne sé pas se le z'amoeirào d'ora font coumeint dein mon dzouveno teimps; mà adon, quand on valottet s'einfaratàvè de 'na petita pernetta et que volliàvè savai se le l'amàvè, l'allàvè couilli on tserdon, dè clliào que coumeincivont à clliori; lài fratsivè lo bet avoué son couté et lo mettai à n'on càro on part dé dzo. Se, ein après, lo tserdon avai recrut, l'affèrè allàvè bin, la gaupa peinsàvè à li; mà se lo tserdon avai chétsi, adieu Dian! la grachàosa ne s'ein tsaillessai pas. Et lè bouébettès fasont assebin lo mémo comerce po savai à quiet s'ein teni su lè lurons que lào trottàvont pè la tэта.

Madama dè Boutavan avai onna serveinta qu'on lài desai Marion, qu'étai onna brava felhie; mà la pourra drola ne fasai pas veri la tэта ài valets, kà l'étai tota bossua, et sa bosse n'atterivè diéro lè bio lurons. Mâ, on a bio avai onna bosse, cein ne gràvè pas d'avai on petit tieu que preind fù, et dè soità on chaland. Parait bin que cllia pourra bouéba peinsàvè à n'on galé luron, kà onna demèindze, ein sè promèineint pè lo prà, on la ve sè clliennà po copà on tserdon.

Sa cameràda, onna crouie sorcière, qu'étai cousenàire dein la méma pliace, et que l'avai vussa copà lo tserdon, lo redipettà ài vòlets et ài vesins, qu'ein

riziront gaillà, kà ne poivont pas s'ein ravai de cein que 'na tsanera dè petita bossua aussè lo toupet d'étrè amoeiràosà, et la fasont einradzi ein lài demàndeint se son galé étai lo valet ào syndiquo ào bin cé ào conseiller.

Ne faut pas payi lè dzeins po mau fèrè; lo font sein mounia. Po bin poai s'amusai dè cllia serveinta, lè z'autro dècidaron dè lài fèrè onna petita farça; tsertsiront iò l'avai catsi son tserdon, et quand lo moment d'allà vouaiti se l'avai recrut fut quie, l'alliront ein copà ion tot bio, tot frais, que mettiront à la pliace dè l'autro.

Quand la Marion allà po vairè, et que le lo trovà tant bio, le chàotà dè dzouie, et l'étai tant bienhiràosa que l'allà lo montrà ài z'autro; mà recaffiront tant ein la couèneint, que lè coumeincà à sè demaufià d'ouquie et que le sè mette à pliora coumeint on vé.

Mâ madama dè Boutavan, qu'étai onna brava et bouna dama et à quoui la cousenàire avai contà l'affèrè, ein fut ein colère, kà cein lài fasai maubin qu'on s'amusai dinsè dè la pourro Marion. Le lo fe pas vairè; mà le sè peinsà dè lào bailli onna bouna aleçon. L'arrevà justo ào momeint iò la pourro drola tagnai onco son bio tserdon. Le fe état dè lo volliai vairè et quand l'eut vu que l'étai tant bio, le fe à la serveinta:

— Eh bin, tot est de, voutron galand peinsè à vo, et po su ne vint bintout ètrè dè noce; mà, po sè bin marià, faut on trossé. Eh bin, vouaiquie po vo z'ein fèrè ion!

Et m'einlèvine se le lài baillà pas dou beliets de cinq ceints francs, que ma fài lè z'autro àovressont dâi ge coumeint dâi portès dè grandze.

Ma fài, lo tserdon n'a pas meintu. Yon dâi vòlets qu'avai étà lo plie einradzi po eimbètà la Marion, coumeincà à trovà que sa bosse n'étai pas tant granta, et fut tot dzenti avoué du adon; lài volhie contà fleurette po dè bon; mà sein lo pas que la Marion l'attiutà, et ein àoton, le sè marià avoué lo vòlet à la mère Metanna, on dzenti coo, bon à l'ovradzo, et l'on fé on galé ménadzo et vicu diès que dâi tionsons.

Pourquoi porte-t-on les moustaches ?

Un chercheur voulant se rendre compte des diverses raisons qui justifient le port de la moustache a interrogé à ce sujet un millier de personnes. Voici les renseignements obtenus:

On porte des moustaches:

Pour éviter de se raser. — Réponse de 69 personnes.

Pour éviter de s'enrhumer, 32 personnes.

Pour cacher ses dents, 5.

Pour dissimuler un nez proéminent, 5.

Pour éviter d'être pris à l'étranger pour un Anglais, 7.

Parce qu'on est au service militaire, 6.

Parce qu'on y a été, 221.

Pour imiter quelque personnage célèbre, Victor-Emmanuel, par exemple, 2.

Pour se donner un air d'artiste, 29.

Parce qu'on est chanteur, 3.

Parce que Madame les aime, 0.

Parce qu'on a les poumons délicats, 5.

Parce qu'on est touriste, 17.

Parce qu'elles font l'admiration des jeunes dames, 471.

Parce qu'on les considère comme une chose à la mode, 10. Etc., etc.

Mais dans toutes ces réponses, personne n'a eu la bonne foi de convenir que la vanité est la principale raison qui fait adopter les moustaches. La plupart des gens sont moustachus parce qu'ils s'imaginent que cela leur va.

Livraison de mai de la *Bibliothèque universelle*: Le parti catholique suisse et les questions sociales, par M. P. Pictet. — Noël, roman, par M. H. Warnery. — Un moraliste du XVI^e siècle: Jean-Louis Vivès, par M^{lle} Berthe Vadier. — Les puits artésiens, par M. Ed. Lullin. — L'âme morte, nouvelle, par M. P. Monnier. — La Bosnie sous le protectorat de l'Autriche, par M. Houston Stewart Chamberlain. — Variétés — Les églises du refuge en Angleterre, par M. A. Glardon. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, anglaise, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. Bureau de la *Bibliothèque universelle*:

Grand-St-Jean, 2, Lausanne.

Le mot du délassement de samedi est: Marseillaise. — 40 réponses justes. Le tirage au sort a donné la prime à M. Constant Jaccard-du Grand, à Ste-Croix.

Mot carré.

Bas jamais n'est mon premier ;
Du monde on fait mon dernier ;
Mon deux se déroule à Florence,
A Pise ; et, avec nonchalance,
Mon trois, pareil à mon esprit,
Se meut. Lecteur, j'ai bien tout dit.

Poulet sauté. — Découpez un poulet comme pour le fricasser. Faites cuire les morceaux dans une casserole et à feu très vif dans quatre ou cinq cuillerées d'huile d'olive ; ajoutez sel, poivre, bouquet garni, une gousse d'ail et une échalotte non épluchées.

Lorsque les morceaux sont presque cuits et de belle couleur, saupoudrez-les d'une pincée de farine et tournez pendant quelques minutes à la cuiller de bois. Mouillez d'un verre de vin blanc, de deux cuillerées de sauce tomate ; ajoutez, si vous voulez, des champignons blanchis à l'avance et donnez quelques bouillons.

En dressant sur un plat chaud, retirez ail et échalotte et liez la sauce avant de servir.

Conservation du poisson frais. — Le procédé suivant est employé par les pêcheurs allemands pour conserver le poisson frais et améliorer sa qualité.

Le sang étant le principal foyer de corruption et son véhicule à travers les chairs, on tranche l'artère conduisant le sang aux branchies, et l'on arrache ces organes.

La chair devient plus blanche, plus savoureuse, et le poisson, ainsi saigné, reste frais deux fois plus longtemps ; l'enduit visqueux de la peau se corrompant très facilement, il faut aussi l'enlever par un lavage ; des harengs ainsi traités arrivent en parfait état après un voyage de quatre jours, à la température de 13° à 15°.

Lè dou crottus.

Dou vilhio z'amis, crottus coumeint daï potsés à écoumâ lo bouilli, sè reincontro l'autro dzo pè Lozena, et l'ont tant z'u dè pliési dè sè revairè que l'ont fifâ onna troupa dè demi-litres einseimblio, tot ein dèvezaint dâo teimps io l'aviont fé cognissance ein passeint l'écoula. Quand l'ont du sè quitta, à la gâra, lè dou gaillâ sè sont remolâ coumeint daï z'amoeirão. Onna crouïo leinga, que sè trovâvè perquie, et que lè vâi que sè tchaffâvont, fâ à on ami qu'étâi avoué li :

— Vouâite le vâi ! S'on fourravè on bocon dè pâta eintrémi lào duè frimousès, quin bio brecès on farâi !

Boutades.

Un avocat qui ne croit pas aux revenants ni aux sortilèges se trouvait, pendant les vacances, avec un habitant d'une commune où la foi aux loup-garous est en pleine ferveur.

Le villageois soutenait que chaque soir le loup-garou parcourait la campagne, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. L'avocat, hasardant un geste d'incrédulité :

— Mais, monsieur, lui dit le paysan, moi je l'ai vu, de mes propres yeux vu, même que j'en ai eu une frayeur terrible.

— Et sous quelle forme s'est-il présenté à vos regards ?

— Sous celle d'un âne.

— Vous avez eu peur de votre ombre.

Comme on reprochait à X... de ne pas s'inquiéter autrement de certain coup de pied bravement reçu :

— Monsieur, répondit-il, je ne me mêle jamais de ce qui se passe derrière moi !

Un avare avait été amené, par suite d'arrangements de famille, à recueillir son neveu, un enfant de cinq ans.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble, ils furent accostés par un ami qui tenait un magnifique lévrier.

C'était la première fois que l'enfant voyait un animal aussi mince, et comme le chien semblait le regarder avec affection, il lui prit la tête entre ses deux petites mains, et tout bas, d'une voix compatissante, lui dit :

— Pauvre chien ! Comme tu es maigre ! Est-ce que toi aussi, tu vis avec ton oncle ?

Bizarries de la langue :

— Qu'appelle-t-on une personne de la haute ?

— Une personne qui reste généralement au premier.

— Et une personne de bas étage ?

— Celle qui reste au sixième au-dessus de l'entresol.

Deux Bordelais parlent d'une représentation de la Comédie-Française.

— Eh ben... tu les as vus, ces comédiens ?

— Oui oui, mais, qué tu veux, ça n'est pas ça...

— Hé... qu'est-ce qu'il leur manque ?

— Mon cer... ils n'ont pas l'assent !

En police correctionnelle.

Un maçon est accusé d'avoir jeté par-dessus un échafaudage un de ses camarades, avec lequel il travaillait.

— Comment cela s'est-il passé ? demande le président.

— Je vais vous dire, mon président. Le camarade me cherchait des raisons ; je l'empoigne par le collet et le suspends en l'air : « Tu me fais mal, qu'il me dit, lâche-moi ! »

Et je l'ai lâché.

— Mon pauvre ami, excusez-moi, je ne savais rien.

Et depuis quelle époque êtes-vous donc veuf ?

L'autre d'un ton pénétré :

— Depuis la mort de ma pauvre femme.

L. MONNET.

RECETTE DE LAUSANNE

Les bureaux du receveur sont transférés rue du Grand-Chêne, 14, maison Noverraz.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité ; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27, 25. Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48, —. — Canton de Genève 3 % à fr. 103,25 De Serbie 3 % à fr. 79, —. — Bari, à fr. 58, —. — Barletta, à fr. 38, —. — Milan 1861, à fr. 38, —. — Milan 1866, à fr. 11,50. — Venise, à fr. 25,50. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 103, —. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,50. — Croix-Blanche de Hollande, à fr. 13,50. — Tabacs serbes, à fr. 12, —. Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud. — 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers*.